

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 22

Artikel: Les Ormonnens
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198765>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les Ormonnens.

Si vous demandez aux habitants du Pays-d'Enhaut ce qu'ils pensent des Ormonnens, ils vous répondront, en hochant la tête: « Hum,... hum,... rien de bon. »

Ce sentiment est réciproque. Les habitants des Ormonnens ne sont guère mieux disposés à l'égard de leurs voisins du Pays-d'Enhaut.

L'animosité est très ancienne et le temps n'a pu en avoir raison, bien que, aujourd'hui, les causes qui l'ont provoquée n'existent plus guère.

Le doyen Bridel, qui, on le sait, a été longtemps pasteur à Château-d'Ex, n'avait pas épousé les ressentiments de ses paroissiens. Dans son *Conservateur suisse*, il a rendu un égal hommage aux mérites des deux petits peuples. Voici, entr'autres, ce qu'il disait des Ormonnens:

« Les Ormonnens ont un génie naturel qui ne demande qu'à être développé par l'éducation; ils peuvent citer dans les sciences les deux frères Allamand, savants distingués, morts, l'un professeur de physique à l'Université de Leyde, l'autre, professeur de grec à l'Académie de Lausanne. Ce même génie les ferait avancer dans les arts, s'ils en avaient les moyens; on en peut juger par quelques artistes, élèves de la simple nature, et qui n'ont eu d'autres maîtres qu'eux-mêmes, tel qu'un Jaquerod, qui, sans apprentissage, imitait toute espèce d'ouvrages de mécanique; un Duperuis, né en 1736, qui se fit tous les outils de tourneur, d'horloger, de coutelier, de fondeur, d'armurier; tour à tour, il reliait des livres, il fabriquait des violons, il établissait des horloges d'église; à peine âgé de 14 ans et sans être jamais sorti de ses montagnes natales, il construisit une pendule en bois, où deux bœufs se dressaient pour frapper avec leurs cornes les heures sur le timbre; bientôt après il en fit une autre qui marquait avec précision le lever et le coucher du soleil; cet homme intéressant périt en 1798, de l'éclat d'un fusil qui sauta dans ses mains.

» Le fond du caractère des Ormonnens est l'énergie; ils y joignent de la finesse et de la gaieté et ressemblent beaucoup aux Appenzellois par l'originalité et l'à-propos de leurs réparties. Un exemple sur cent: des voyageurs abordent sur le soir une jeune Ormonnenne qui gardait des vaches et s'informent à quelle distance ils sont de l'auberge de la Comballaz; la bergère le leur apprend et ajoute: « Vous me semblez bien fatigués; d'où venez-vous donc aujourd'hui? — De Constantinople, dit l'un d'eux. — Il paraît, reprit-elle, que ces messieurs sont partis de grand matin. » Et elle leur tourna le dos.

» Comme tous les montagnards, ils sont naturellement curieux et grands questionneurs; mais on peut à son tour les questionner à son aise. Jet leurs réponses sont en général sensées et spirituelles. Quelques-uns sont très soupçonneux à l'égard des étrangers qui sortent un crayon pour faire un dessin ou prendre des notes; ils les regardent comme des espions.

» Comme ils sont fort religieux, ils conservent quelques cérémonies utiles, que la Réformation a peut-être proscrites mal à propos. Ainsi, dans leurs enterrements, il y a toujours quelque parent ou ami qui fait devant la fosse une petite oraison funèbre, ou plutôt une exhortation morale aux assistants, et qui les remercie de l'amitié qu'ils ont portée au défunt, avec prière de la conserver à sa famille. J'ai entendu quelques-uns de ces discours, et ils m'ont paru marqués au coin du bon sens, de la reconnaissance et de la pitié. La bière arrive jusqu'à la porte du cimetière sur un traineau (*luge*) attelé d'un cheval, ou d'une jument qui ne doit point être pleine; les femmes, vêtues de noir, avec un couvre-chef blanc, font partie du convoi; celles qui ont des nourrissons les portent au bras et les allaitent au bord de la fosse; tableau frappant dans lequel se confondent les idées de vie, de mort, de renaissance; où la génération qui finit fait place à celle qui commence.

Que le contact des étrangers, toujours plus nombreux dans cette belle vallée, ait fait disparaître quelques-unes de ces curieuses coutumes, cela n'a rien de surprenant, mais le caractère des Ormonnens a certainement gardé une bonne part des mérites dont parle le doyen Bridel. Il n'est pas possible que son tenace ressentiment contre ses voisins du Pays-d'Enhaut soit tout ce qu'il reste à l'Ormonnens de l'héritage du passé.

Taisez-vous, Marianne!

Dans le train de Lausanne à Saint-Maurice, troisième classe. Deux voyageuses se font vis-à-vis. L'une est une grosse dame qui trône entre des sacs de nuit, si bien que les trois places de la banquette sont encombrées par ses bagages et par ses formes opulentes, rebondissantes et envahissantes. Sa large figure blême, aux lèvres minces, n'a rien d'aimable. C'est une personne de mauvaise graille, comme on dit. La jeune fille qui est assise en face d'elle est sa bonne, cela se voit à son tablier blanc et à l'air d'oiseau effarouché qu'elle prend chaque fois que tombe sur elle le regard impérieux et furieux de la dame aux sacs de nuit.

Deux créatures aussi dissemblables ne sont pas faites pour s'entendre; aussi pendant longtemps n'échangent-elles aucune parole. De temps en temps cependant, la bonne lance sur sa maîtresse un coup d'œil interrogateur et entrouvre les lèvres, comme poussée par un irrésistible besoin de causer. Mais la grosse dame ne bronche pas; elle ne devine pas l'agitation intérieure de la jeune fille ou dédaigne d'en connaître les causes.

— Où allons-nous, madame?

Cette question est partie tout d'un coup, comme un pétard. On sent au ton dont elle l'a prononcée que la bonne a surmonté sa timidité, qu'elle exige une réponse et qu'elle est résolue à tenir tête au besoin à sa maîtresse. Celle-ci le comprend parfaitement; aussi,

comme toutes les natures despotiques, fléchit-elle devant cette attitude décidée.

— Je vais à Lavey-les-Bains pour mes rhumatismes, répond-elle. Et vous, Marianne, vous descendrez à Bex, où vous attend ma sœur. Elle est sans domestique maintenant. Vous demeurerez chez elle durant les vingt jours de ma cure. Je ne puis, vous vous en doutez bien, vous laisser pendant ce temps toute seule dans mon appartement de Lausanne. Vous me brûleriez au fourneau-potager le triple de gaz qu'il n'est nécessaire.

— J'aurais pu aller à Lonay, chez ma mère, qui ne se porte pas très bien ces temps...

— Oui, je connais ça, à des moments donnés on a toujours sa mère malade.

— Ce que je vous dis est la vérité, madame, je vous prie de le croire.

— C'est bien, Marianne. Maintenant taisez-vous.

Après une longue pause, la petite bonne ouvre de nouveau le bec.

— Elle est dans votre genre, votre sœur?

— Que voulez-vous dire, Marianne?

— Je voudrais savoir si votre sœur a le même caractère que vous.

— Marianne, vous êtes incorrigible: combien de fois ne vous ai-je pas dit de m'adresser la parole à la troisième personne!

— Eh bien, la sœur de madame est-elle comme madame?

— Vous êtes bien curieuse... Mais passons...

Si vous possédiez seulement la centième partie de mes connaissances, vous sauriez qu'il n'existe nulle part deux êtres tout à fait pareils. Ma sœur me ressemble au physique; nos caractères, en revanche, sont des plus différents. Elle est d'une excessive rigidité de principes; jamais je ne l'ai vue rire; on la dit un peu tyrannique, mais c'est un tyran qui ne veut, au fond, que le bonheur d'autrui.

— Madame...

— Marianne, taisez-vous!

Nouveau silence. Madame baisse les paupières et pince les lèvres. Ses étroites narines semblent aussi être closes. La lune a plus de relief que n'en montre en ce moment ce disque de pâte blanche. Marianne, elle, est plongée dans des réflexions profondes. Mûrit-elle quelque plan? Si oui, il ne doit avoir rien de lugubre, car ses yeux s'allument d'une lueur de malice et un sourire léger court sur ses lèvres.

« Roche! crient les employés à un arrêt du train, Roche! Roche! »

— Madame...

— Taisez-vous! vous dis-je.

Sans se soucier de cette injonction, la bonne reprend:

— Combien y a-t-il encore de stations d'ici à Bex?

— Deux, Aigle et Ollon-St-Triphon.

— Merci, madame.

— Madame?

— Qu'est-ce encore? Vous êtes insupportable, Marianne, avec vos interminables questions!